

## **Annexes : Corpus**

## Document 1 : *Le Génie du Lieu*, Michel Butor

La première séquence :

Je me suis réveillé dans le train qui roulait toujours. J'ai soulevé le rideau pour regarder au-dehors. Jamais je n'avais vu telle désolation. La pluie tombait sur le plateau de Thrace sans un arbre, couvert, parmi ses cailloux, de petits buissons épineux et d'asphodèles. Ici et là, dans leurs enclos de barbelés, près de leurs campements de tôle, des soldats turcs suivaient des yeux les wagons venus d'Occident. Nous avions déjà plusieurs heures de retard. J'ai refermé le rideau pour me remettre à dormir.

Puis ce fut la longue banlieue sur les rives de la Marmara, l'aérodrome et les plages, puis la grande porte dorée avec ses deux tours lézardées de marbre blanc, les remparts maritimes dans lesquels nous avons lentement serpenté, les hautes maisons de bois gris, les places irrégulières, non nivelées, encombrées de décombres, les rues montantes, le grouillement, les minarets semblables à de grands crayons.

Il fut difficile de sortir de la gare. Le quai était en réfection. Il a fallu se glisser parmi des amas de pierres. Le temps s'était un peu levé.

La deuxième séquence :

Dès que je me suis trouvé sur la place, j'ai été pris et assourdi par la stridence de la ville, par tout le bruit de ses taxis et des tramways rouges, jaunes, ou verts, faisant crisser leurs aiguillages, et les grandes affiches partout proclamant les mérites des banques sur les façades noires de ce Liverpool oriental.

Il est heureux pour moi que ç'ait été sous la pluie et la brume que j'ai traversé pour la première fois le pont flottant de Galata, qui respire doucement sous vos pieds à chaque passage d'un remorqueur, ce pont à deux étages, ce pont-gare aux multiples escaliers de fer, bordé de quais d'embarquement, d'échelles, pour le Bosphore, les îles des princes ou Eyup, avec ses guichets, ses salles d'attente, ses magasins et ses cafés, encombré d'une foule de pêcheurs qui laissent pendre leurs fils de nylon, accoudés aux rambardes, ou accroupis sur les bords, et de voyageurs portant leurs paniers, ou de passants, vêtus à l'euro-péenne, à part leurs bonnets de fourrure, mais pour la plupart au visage profondément étranger, au teint olivâtre, aux pommettes très écartées, à l'allure incertaine et lente.

On devinait seulement la côte d'Asie. Trempé, harassé, car j'avais beaucoup marché, je m'étais assis pour boire un verre de thé, à une des petites tables carrées peintes en vert. Il y avait d'autres clients, silencieux, sirotant, dans la salle décorée seulement de réclames en turc. Ils regardaient comme moi passer cette population sérieuse aux costumes sombres et terreux, devant les bateaux-mouches qui accostaient surchargés, les petites barques, dans lesquelles on faisait frir sur un réchaud le poisson juste pêché, dont on fourrait ensuite la moitié d'un pain rond, les petites barques peintes et même sculptées parfois, entourées de vieux morceaux de pneus pour amortir les chocs, les grands caïques à voiles, les péniches

noires en longs trains, à gauche les grands bateaux blancs qui font le service de Smyrne et d'Alexandrie, à droite les grues, les fumées des trains, les arbres du parc de Gulhane, et au-dessus les toits du sérail avec son bizarre clocher d'église française, la coupole de Sainte-Irène, puis la Sophie comme planante, comme emportée dans un très lent vol imperturbable par ses quatre énormes contreforts.

Ce spectacle immense et solennel, tellement animé, ce carrefour de ports, cette cérémonie déployée, sans doute je n'en ai jamais plus profondément ressenti l'atteinte que dans cet abord ingrat et nordique soulignant avec tant d'ampleur la sauvagerie triste et douce de ces anciens nomades ayant oublié leurs chevaux, parmi les plaintes et les sifflets des vapeurs, le tumulte sourd des voitures, les heurts des gaffes et des rames, le clapotis, les cris des mouettes sur tout cela, et pourtant je l'ai vu enchanté par la lumière de perle et d'ambre si merveilleusement diffusée, renvoyée, vibrée par le miroitement de l'eau omniprésente, tous les minarets sur les collines semblables aux mâts des tentes d'un somptueux campement, aux roseaux de l'étang des anges, puis, le soir, tout se transfigurant dans la contagion de l'or ruisselant du ciel, rejaillissant de cette immense corne lumineuse qui s'enfonce à l'intérieur de l'Europe, teignant les dômes et les entrepôts, teignant les yeux des hommes, pénétrant dans leur sang, dans mon sang, dans mes mains que je ne reconnaissais plus serrées sur la rambarde devenue non seulement bronze mais frémissement d'un membre de fauve endormi.

La troisième séquence :

Ce sont trois villes qui se superposent, et que l'on démêle en errant, trois villes de structure profondément différente, trois villes nées de trois invasions. Insistons encore sur la dernière, l'industrielle, la bancaire, la noire, sur ses tramways, sur ses enseignes, sur son « tunnel », ce train souterrain qui vous hisse de Karaköy à Péra, sur cette longue artère sinueuse, trop étroite, encombrée, avec ses magasins et ses bars, qui suit l'échine de la colline jusqu'à l'immense place de Taksim, l'Istiklal Caddesi, sur ses signaux lumineux, sur ses agences d'aviation, ses librairies, ses restaurants et ses garages, sur son effort pour s'assurer, pour se délivrer du passé, pour se transformer et s'assainir, mais aussi sur sa boue gluante dans laquelle on enfonce jusqu'aux chevilles les jours de pluie, sur son désordre, sur sa pègre, sur le profond sentiment d'insécurité qu'elle transpire, sur ses portes barricadées très tôt le soir, sur la solitude mauvaise de ses rues la nuit, sur cette espèce de terreur qui rôde autour de ses jardins et de ses casinos.

Ce Liverpool d'Orient qui a poussé avec une telle vigueur sur la rive gauche de la Corne d'Or, s'est infiltré de l'autre côté dans le vieil Istanbul, dans la grande ville ottomane qui pourrissait depuis des siècles, y introduisant en quelque sorte ses racines, ses suçoirs dans les interstices de son tissu lâche et usé, drainant sa force. Les immeubles de béton, incomparablement plus solides, remplacent peu à peu les grandes maisons de bois couleur d'ardoise avec leurs balcons, leurs innombrables fenêtres disposées obliquement par rapport à la rue caillouteuse et ravinée, leurs colonnettes tournées, leurs escaliers extérieurs, leurs consoles ajourées de trèfles, leurs inscriptions en caractères arabes au-dessus de la porte d'entrée, ces vieilles maisons qui brûlent, qui se fendent, que rongent les vers, au milieu des potagers, des cimetières et des terrains vagues où les enfants courent en tirant d'interminables ficelles pour faire monter encore plus haut leurs cerfs-volants, jusqu'à cette région de l'air où les milans tournoient pour fondre tout d'un coup sur quelque déchet.

C'est un campement qui s'est fixé, mais sans se solidifier complètement, ce sont des huttes et des cabanes, qui se sont agrandies et perfectionnées, qui sont devenues confortables,

mais sans jamais perdre leur caractère provisoire. L'Istanbul turc, c'est un superbe avortement, c'est bien l'expression de cet empire qui s'est effondré sur lui-même dès qu'il a cessé de s'accroître. Dans les grands bazars la toile était devenue voûte, et surtout, au sommet de toutes les collines, les exhaussant encore, les couronnant, les achevant, s'étaient élevées ces grandes cristallisations, les mosquées impériales, et dans les quartiers bas leurs sœurs raffinées avec leurs revêtements de faïence et leurs grandes façades grises. Dans ces époques de grandeur et d'audace au lendemain de la victoire, celle de Mahomet le Conquérant, celle de Soliman le Magnifique et de son architecte Sinan, à la fin du XVe et au XVIe siècle, dans la volonté d'égaliser celle dans les ruines de laquelle elle s'installait, quelle ville se construisait, en avance sur tout ce qu'on faisait alors en Europe, comme le montrent les deux splendides ensembles qui portent les noms de ces deux sultans, celui du conquérant ayant été reconstruit au XVIIe siècle, mais à peu près sur l'ancien plan ! Puis, tout d'un coup, le souffle est devenu court. La tradition s'est bien prolongée au début du XVIIIe siècle avec la mosquée bleue d'Ahmet, on a bien essayé de la rajeunir au XVIIIe avec la Nuruosmanyé, et la mosquée des tulipes, mais ce ne furent plus que des efforts isolés de plus en plus rares, de moins en moins sûrs, et les deux grands îlots d'ordre ne se sont jamais rejoints. Tandis que les ruines de Constantinople continuaient de s'effriter, de s'enfoncer, les tremblements de terre endommageaient déjà les nouveaux édifices.

Venons-en donc à cette ville fantôme, à cette ville dont on rencontre à chaque pas les décombres, substructions de briques, remparts, grands trous rectangulaires qui furent des citernes à ciel ouvert, églises, enfin, devenues des sortes de cavernes, cette ville dont le prestige même a causé la perte, ce prestige qui demeurait intact malgré sa ruine, son amoindrissement, et qui, dans l'esprit du visiteur, tout en demeurant très inconnue, puisque cet immense terrain de fouilles reste à peu près inexploré, bientôt efface presque tout ce qui l'a suivie. C'est elle qui est à l'origine de tout cela, elle a mis sa marque sur tout cela. Ce site extraordinaire, c'est elle, on peut le dire, qui se l'est choisi, car elle n'est pas née du développement de Byzantion, mais du transport délibéré en cet endroit de la capitale de l'Empire romain s'orientalisant. Sa grande église, la Sainte-Sophie, qui demeure à peine dénaturée par ces quatre minarets qui en accentuent la structure, qui règne incomparable, immédiatement reconnaissable, a hanté les architectes ottomans. Après avoir un certain temps évité prudemment l'imitation d'un édifice aussi expressif de la civilisation qu'ils voulaient remplacer, ils se sont trouvés contraints par cette irrécusable présence d'adapter sa structure à leur goût, de la prendre comme base de leurs recherches, essayant dès lors toutes les variations possibles afin de s'arracher à son emprise. Que sont ces délicieuses piscines de calme, les mosquées de Rustem Pacha ou de Sokullu Mehmet Pacha, dans tout leur raffinement, dans toute leur perfection, à côté de ce silence qui s'abat sur vous dès que vous êtes passé sous la mosaïque de la Vierge entre Justinien et Constantin, ce silence bourdonnant d'or, ce silence qui a englouti en lui tous les roulements de tonnerre, tous les bruissements de feuilles dans les forêts, tous les déferlements des vagues sur les rivages. La distinction de ces arcs légèrement brisés, toute cette élégance précise, rationnelle, rafraîchissante, tout ce bon ton, que pèsent-ils au regard de cette profondeur magique qui de toute part vous cerne et vous échappe? Et sur ce fond de splendeur, à Fethye Djami ou Kharié Djami, s'ajoutent pour notre humiliation, pour notre plus complet envoûtement, ces figures de grâce s'éloignant mystérieusement dans leurs coupoles resserrées.

Peu à peu le rêve prend corps, quand on rassemble tous ces fragments, quand on mesure ces distances ; et, au-dessus de ces terrains vagues, à travers tous ces minarets monte le mirage de Constantinople - l'église Saint-Georges des Manganes se reconstruit, l'or à nouveau, selon la description de Psellos, comme jaillissant d'une source centrale, coule sur sa surface entière ; de nouveau, dans ses dépendances, les galeries et les chevaux, les prairies, les canaux, les vasques, les bocages et les piscines ; de nouveau, dans le palais de la Magnaure, le trône de Salomon ; la Chalcé se recouvre de ses tuiles de bronze, les citernes retrouvent leurs eaux, les collines leurs terrassements et leurs escaliers - le mirage de cette ville dès l'origine menacée par tout ce qui venait des plateaux, du fond des continents, de cette ville

qui vivait déjà depuis très longtemps dans ses propres ruines, lorsque la brèche fut percée dans ses murailles, qui sauvegardait à grand mal quelques antres de l'ambre ancien au milieu des quartiers déserts, des immenses palais délabrés et abandonnés, cette ville de plus en plus solitaire, devenue à elle seule l'Empire.

La quatrième séquence :

Le pont de Galata respire sous mes pieds ; je ne l'ai pas quitté, la nuit descend. Je regarde les grues et les trains, je regarde les brumes de l'Asie, je regarde les lumières flottantes sur ce détroit où passe toujours le navire *Argo*, ce détroit de multitude, de splendeur, de délices et d'appréhension<sup>362</sup>

---

<sup>362</sup> Michel Butor, **op. cit.**, pp. 29-40.

## Document 2 : *Istanbul* de Daniel Rondeau

Je demande au peintre Komet si Istanbul lui avait manqué quand il était arrivé à Paris, en 1971, avec sa bourse d'étudiant des Beaux-Arts. « C'est le Bosphore qui me manquait, me répond-il, surtout au début. Je sautais sur mon vélo et j'allais voir couler la Seine, le matin. »

Cette mer, qui circule dans le vif de la cité, agit comme un aimant sur les humeurs et sur les songes. Le Bosphore a ses contemplatifs, ceux qui s'enivrent de l'ensoleillement des eaux, assis sur la pierre des berges, ou aux terrasses des cafés, il a ses promeneurs, qui marchent le long du rivage et règlent leur pas sur ses remous. D'autres le regardent de loin, les heureux, de nuit comme de jour, sur le plein écran de leurs fenêtres, ou bien de leurs terrasses, dans des appartements en hauteur, à Cihangir ou à Ortaköy. Certains méditent leurs déplacements dans les rues d'Istanbul, de telle sorte que la nudité des flots puisse leur sauter tout à coup à la figure, dans l'encadrement d'une de ces ruelles plongeantes qui découpent des rectangles de gelée bleue et phosphorescente entre les verticales des immeubles.

La force d'attraction du Bosphore peut empêcher de regarder ailleurs. On délaisse la muraille, et l'on se rue sur le Bosphore. La muraille, c'est le temps, l'immobile, le gris, le fermé. Le Bosphore, c'est l'espace, le fluide, le bleu, l'ouvert.

Il m'occupe beaucoup, pendant mes premiers séjours à Istanbul. Trop, peut-être. Je ne m'en aperçois que maintenant, en ouvrant mes carnets. Pendant deux ans, je descends dans un hôtel situé un peu après Beşiktaş (après je serai hébergé à Beyoğlu, non loin du lycée Galatasaray). Le balcon de ma chambre donne sur le détroit. Le matin, je tire mes rideaux, et je regarde. Les eaux, les bateaux, l'air, la lumière, tout bouge et tout change, à chaque instant. Le pavé liquide du détroit déplace au-dessus de lui de longues traînes de circonvolutions hypnotiques. Vers elles convergent mers et continents, mis en relation par le courant, qui semble s'ouvrir par ses deux bouches sur l'infini du monde. Je ne bouge plus de mon balcon. Un jour, je change d'hôtel et fuis vers Sainte-Sophie. Sitôt expédiées les visites de voisinage, je me laisse dégringoler vers la Marmara, et je retourne vers le Bosphore. De la pointe du Sérail, la vue est bonne, bien dans l'axe.

La bouche du Bosphore, une lèvre d'Asie, une lèvre d'Europe.

Le Bosphore ou passage du Bœuf est un détroit sinueux qui sépare l'Europe de l'Asie. Ce nom de passage du Boeuf lui vient de la déesse Io qui, changée en vache, avait franchi le détroit à la nage. Les Byzantins et les Turcs l'appelaient le Déroit (*Stenon* et *Boğaziçi*). Sa longueur, à vol d'oiseau (des bandes de petits oiseaux noirs ne cessent de le survoler en rase-vagues dans les deux sens), est de vingt-neuf kilomètres. Sa largeur varie : un peu moins de trois kilomètres à l'entrée de la Marmara, cinq quand ses eaux se mêlent à celles de la mer Noire. Son lit est incliné vers la mer Noire, sa profondeur moyenne est de soixante mètres (avec quelques fosses à cent vingt mètres, notamment entre Kandilli et Bebek, là où il est le moins large, à peine six cents mètres). Le courant, changeant selon les heures du jour, tire sa puissance des forces contraires qui le traversent. Un violent flux de profondeur, quand il arrive dans la Marmara, fait remonter vers le nord les eaux de surface. Le mouvement général du Bosphore, tout en hésitations, en ruptures, en repentirs, le jette dans huit directions différentes, et lui dessine une silhouette toujours en zigzag, festonnée

de caps, de golfes, d'échancrures, d'alvéoles et de coudes, où se brisent les remous.

De Topkapı jusqu'à la pointe du Sérail, des centaines de Turcs prennent le soleil et se baignent sous la corniche. C'est le bain des hommes, assis sur des rochers couverts d'algues vertes ou allongés sur le trottoir, sur leurs serviettes, parfois sur des petits tapis de prière, avec leurs vêtements roulés à côté d'eux, le long de la route. Pas une femme (quelques-unes pourtant, mais de l'autre côté de la route, à l'ombre de la muraille maritime, assises sur des tapis avec des enfants). Des bricoleurs se sont fabriqué des paravents avec des cartons. La plupart portent des maillots de bain en nylon noir, certains sont en slip de coton. Tous fument et poursuivent des conversations animées; quelques-uns pêchent. Beaucoup d'épidermes blancs, et des minoritaires grillés par le soleil, noirs, presque carbonisés.

(Le même endroit, en hiver: corniche déserte, vent froid, coupant, qui souffle en rafales par le couloir du Bosphore, seulement quelques petits groupes de pêcheurs emmitoufflés dans des anoraks. Et dans l'eau, sans combinaison, un courageux d'une quarantaine d'années, avec masque, tuba et harpon, qui chasse entre les rochers. Je le regarde évoluer et m'en vais quand j'ai trop froid.)

Deux jeunes gens en maillot de bain tirent une vieille rosse vers la mer. Un attroupement se forme. La jument, une alezane, affreusement maigre, doit dévaler une digue de grosses pierres, elle hésite, recule, se cabre, un coup de lanière lui fait poser un sabot dans l'eau, un coup de trique l'encourage à continuer, elle glisse sur un rocher, se rejette en arrière, rassemble ses quatre jambes sur une pierre plate et boit à grandes lampées en allongeant son col décharné, on dirait une chèvre sur son rocher, de la rive, cris et commentaires accompagnent les efforts des deux jeunes gens qui, après plusieurs tentatives, parviennent à faire avancer l'animal dans l'eau jusqu'au poitrail, la jument avance, ses sabots se dérobent à chaque instant, ses antérieurs cognent les arêtes de roches qui hérissent le fond, ses yeux restent braqués sur le Bosphore ouvert loin devant elle, quand elle n'a plus que l'encolure et le cul hors de l'eau, elle lâche six boules de crottin, sous les hurlements, les rires et les applaudissements, un des deux garçons la manœuvre à la longe, la tire en arrière, elle se retourne, tombe, prend appui sur les pierres, se redresse et jaillit de l'eau, les rieurs s'écartent en criant, son maître reprend une long ueur de longe, la cingle avec le cuir mouillé, les rires redoublent, les deux garçons sautent sur le dos de l'animal et s'éloignent au petit trot.

Immobiles, frottées de brume, les silhouettes des bateaux qui attendent leur tour de passer le Bosphore. Toujours imposantes, usinières, vues du rivage de la Marmara. Il faut des jumelles pour découvrir que certains bateaux sont désarmés. Pas de marin à bord, seulement des hommes de main avec des fusils à lunette. Ces coques vides, mangées par la rouille, entièrement désossées, restent des années à l'ancre dans les eaux internationales, jusqu'au jour où une tempête les emporte (il arrive aussi que leurs amarres cèdent et qu'ils s'échouent sur la côte). Des organisations criminelles les utilisent comme entrepôts et comptoirs de gros pour la drogue. Source unique, l'Afghanistan. Les chimistes travaillent dans des laboratoires caucasiens (autrefois installés sur les bords du Bosphore), et les livraisons se font dans le monde entier. Des policiers, dont huit Américains, observent les allées et venues des fournisseurs et de la clientèle.

Un vent soudain, la nuit qui court sur la mer en plein jour, la Marmara piquée d'éclairs, c'est un orage. Les baigneurs sautent les barrières, traversent la route en courant pour se mettre sous le couvert des arbres, en slip, leurs vêtements sous le bras; la pluie rebondit sur les vagues, la ville et la bouche du Bosphore disparaissent sous des trombes grises.

Premières eaux bosporiennes au terminal d'Eminönü. Odeurs: kébabs, mer, fuel, charbon, poisson. Mouvements: celui des ferrées, arrivées, départs, coups de trompe, fumées, gros remous d'eau. Et celui des hommes, grouillement, bousculade, dans tous les sens. Les passagers qui s'écoulent comme un flot patient, ceux qui n'attendent pas que la passerelle soit posée, sautent du bord et courent comme des dératés. Moins de hâte chez ceux qui partent, hormis chez quelques habitués soucieux de retrouver leur place sur le pont. Seuls points fixes dans ce tourbillon, le cireur de chaussures, les marchands (quatre articles sur leurs étalages: des piles électriques, des chaussettes, des cassettes et des kangourous sauteurs). Et trois musiciens, assis sur des tabourets pliants, adossés à une vieille Fiat blanche, au milieu de la foule: un barbu en blouson de cuir, visage couleur vieil ivoire, à l'orgue électronique; un violoniste aveugle, paupières soudées, béret à la Guevara, une bouche de vieux bébé qui cherche le sein. Et une chanteuse qui réserve tous ses regards au violoniste aveugle. Il sourit dans sa nuit. Si je devais choisir un hymne pour Istanbul, je choisirais l'une de leurs chansons.

Soleil éclipsé par les fumées des bateaux.

Cuisine en plein vent, sur des barques amarrées le long des quais. Les cuisiniers grillent des poissons au charbon de bois, le nez dans les fumées et la braise, les pieds collés au plancher, à cause des hélices des ferrées qui savatent l'eau et font danser les barges. Les clients crient leurs commandes du quai et repartent avec leur sandwich de maquereau emballé dans du papier journal. Voyageurs assis sur leurs valises, la tête dans les mains. D'autres, les fesses en équilibre sur la rambarde, au-dessus du flot, qui regardent.

Eminönü: s'il est un endroit où l'on peut lire le roman caché de la ville, la multiplicité de ses lignes mélodiques, sa poésie cosmique, son carnaval de passions et d'aventures, c'est bien ici, sur les quais de cet embarcadère. Derrière nous se trouvent le bazar égyptien et le palais du Sérail, les dômes côtelés de la Yeni Cami, la mosquée neuve, la gare de Sirkeci; au-dessus de nos têtes un vaste ciel où défilent nuages, étoiles, soleil, lune, oiseaux, avions et fumées. Devant nos yeux, ces trois eaux qui se rejoignent (la Corne, la Marmara, et la coulée bleue du Bosphore qui semble aspirer les deux autres) et, comme toile de fond, les deux rivages, les collines de Galata, dernières terres d'Europe, et les minarets d'Üsküdar, premières terres asiatiques. Entre les deux, les silhouettes de gros pétroliers et la tour de Léandre. Il y a tous ces gens qui passent, qui courent, qui sautent deux fois par jour d'un continent à l'autre. Je regarde leurs visages, cherche leurs vies sur leurs traits. Sur un front ridé, je lis le harcèlement des soucis (c'est la crise, la monnaie perd chaque jour de sa valeur), j'imagine dans une démarche une liberté totale, je devine dans un regard la flamme d'une espérance, le voile d'une tristesse. Combien de fois ai-je eu envie de tirer par la manche un de ces hommes au moment où il sautait dans le ferry, au hasard, hep toi! qui es-tu? raconte-moi, et ta famille, d'où vient-elle? Turkmène? Mongole? Italienne? Kurde? Grecque? Bosniaque? [De nombreux Bosniaques ont trouvé refuge à Istanbul pendant la guerre de Bosnie.] Même chose pour le violoniste aveugle, ou l'adolescent assis sur sa valise.

Je n'interroge personne bien sûr (encore que...), mais je rencontre quelqu'un qui est resté plus longtemps que moi, plus d'un demi-siècle déjà, à traîner sur les quais: le photographe Ara Güler; et c'est avec lui que je parle. Il me dit : «Je suis un pur type d'Istanbul. » Dans les années 1950, Güler était photo-reporter pour le quotidien turc *Yeni Istanbul*. Plus tard, *Time-Life*, *Paris Match* ou encore *Stem* se sont disputés ses clichés. Il a photographié Picasso, Salvador Dalí, Aragon, dans son appartement du 56, rue de Varennes, à Paris. Sur les 24 X 36 en noir et blanc de ce prince du Leica<sup>1</sup>, je retrouve les hommes et les bateaux du Bosphore. Pêcheurs de Kumkapı de retour au port à la lumière de l'aube, ouvriers



ravaudant une vieille coque, marin sautant d'un cargo, hommes en foule sur le pont de Galata, etc., tous inscrits dans leur histoire, individuelle ou collective, et dans la poésie de la ville. Contre-feux du couchant, doigts légers de l'aurore, ombres qui s'allongent, Bosphore comme une traîne scintillante sous la cavalcade des dômes et des minarets, bousculades de bateaux, trains disloqués de barges et de ferries. Le pêcheur qui jette son filet n'a pas changé depuis la première Byzance. Sa silhouette antique se profile sur tous les rivages méditerranéens. L'épure du geste perpétue une dignité, travail, pauvreté, accord au monde. Ce qui n'existe qu'à Istanbul, c'est le fond du décor. Le pêcheur est seul, comme ailleurs, mais autour de lui il y a ces lignes de fuite, ces courbes, ces perspectives – pointes, bulbes, tours, murailles, immeubles, maisons de bois – qui témoignent de la profusion des rêves et de leur main posée sur le réel. Et il y a aussi ces vagues qui font bouger sa barque: les remous des ferries, quand ils s'arrachent aux quais, et les ondes de houle dans le sillage des tankers. Le pêcheur ne sort jamais de ses eaux fœtales, mais croise ceux qui sont embarqués pour le grand voyage circulaire; il peut voir ceux qui quittent la ville, en agitant leurs mouchoirs, pour courir le monde (ou simplement aller passer la journée en Asie), ceux qui arrivent et le regardent avec des yeux étonnés. Les photographies d'Ara Güler racontent leur histoire. Ce mélange d'aventures, de souvenirs, de chemins; elles nous parlent de la beauté d'Istanbul, du travail des humbles, d'une noblesse du cœur, de ceux qui vont vers leur destin. J'ai rendez-vous avec lui dans son bureau perché de Galatasaray. C'est un homme grand, chauve, barbu, vif, avec un nez à la Soliman, vêtu d'un pull marin. Sur sa table, il y a une photo de lui prise en 1962 par Cartier-Bresson, avec cette dédicace: *A mon copilote de la Corne d'Or, d'Henri le Scp. Jak.*<sup>1</sup>

1. Ara Güler a reçu en 1962 le titre de « Master of Leica ». 1. Les photographes des rues appelaient les passants en criant: «Scp.Jack! Scp.Jack!»

« Vous voyez ici l'Istanbul perdu, le vrai l'Istanbul, dit-il en montrant une photographie au mur. Mon père est arrivé ici quand il avait cinq ans, sa famille était originaire d'Anatolie, il est devenu pharmacien, il existait une pharmacie Güler, et moi je suis né à Taksim. Mon bureau est à Galatasaray et j'habite à Gümüşsuyu. Quand j'étais enfant, chaque été, nous allions passer quelques mois aux Princes. Du côté de ma mère, on vit à Istanbul depuis quatre cents ans. Cela signifie que mon grand-grand-grand-père a dit bonjour à Mehmet ou à Soliman, Je suis né en 1928, mon père possédait un appareil photo. Mon premier appareil personnel, je l'ai eu en 1942, pourtant à cette époque je ne voulais pas être photographe, mais écrivain. J'ai écrit quelques nouvelles, puis des critiques de peinture ou de théâtre. Mon père avait un ami qui avait fondé un théâtre, au départ il n'était que le pharmacien chargé de la préparation de la pâte pour le maquillage, ils se sont liés. Chaque soir, mon père m'emmenait à une représentation. Puis j'ai acheté une caméra 16 mm, je pensais que le cinéma remplacerait la littérature, et j'ai tourné un film. Pendant que je travaillais sur le montage, un incendie a éclaté. Les bobines de film brûlaient et éclataient comme des bombes. Je suis la dernière personne que les pompiers ont sortie du feu. J'ai pourtant encore réalisé un film abstrait. Jean Rouch et Langlois m'ont aidé. Il faut savoir que Langlois est d'Izmir. Il travaillait à ramasser les films qu'il fallait détruire après projection car il n'y avait pas de copyright. On peut dire que Langlois a commencé sa carrière en détruisant les films et qu'il l'a terminée en les conservant. Le gouvernement a interdit mon film et j'ai commencé à travailler comme photographe pour la presse. J'ai couvert plusieurs guerres, fait plusieurs fois le tour du monde, quand c'était encore intéressant de voyager, j'ai beaucoup aimé l'Inde, la Birmanie, l'Indonésie. Tout cela m'a éloigné du cinéma. Je me demande maintenant si la photographie est un art, car l'art est toujours artificiel, construction, une photographie n'est jamais qu'un moment de réalité. Le photographe est l'esclave du monde réel, et d'ailleurs c'est pour cette raison que je ne photographie plus Istanbul, parce que c'est de la merde (ou alors seulement si c'est une commande, pour prendre l'argent). J'ai assisté à la destruction de la ville, j'ai vu le vieux cimetière arménien, près de l'église Notre-Dame-de-Sion, retourné par les bulldozers pour établir les fondations

de deux hôtels, le Divan et le Hilton; j'ai suivi les travaux qui ont éventré la ville pour ouvrir la route de l'aéroport; en 1958, pendant la deuxième vague de démolition, j'ai vu d'énormes machines, des dinosaures à moteur, écraser des maisons les unes après les autres. A cette époque, j'ai photographié jour et nuit ce qu'on était en train de détruire. Avec les maisons, c'est un mode de vie qu'on a balayé. Quand j'étais enfant, les habitants pouvaient être pauvres ou riches, mais il y avait des gens chics, des gens sympathiques, on soulevait son chapeau pour se saluer, maintenant ce ne sont plus que des paysans, Istanbul a été conquise une seconde fois, nous sommes occupés par quatorze millions d'Anatoliens. Bien sûr, on me dit que les Ottomans faisaient déjà venir ce genre de paysans, mais ils ne les utilisaient que pour le métier des armes, les Stambouliotes n'allaient jamais à la guerre, ils se contentaient sagement d'applaudir le départ et le retour de l'armée. Il est arrivé ce qui devait arriver: les Anatoliens ont pris leur revanche. Aujourd'hui, il n'y a plus un milliardaire turc qui ne soit né en Anatolie. C'est pour toutes ces raisons que je sors maintenant sans mon Leica. D'ailleurs, il n'y a pas qu'Istanbul, le monde entier s'enlaidit. Le béton gagne. Bien sûr que j'aime le Bosphore, et les fumées des bateaux. Ces fumées, c'est la vie – c'est la guerre aussi – oui, la guerre et la vie, et ces quais, c'est la porte sur un autre monde, nulle part au monde vous ne trouverez une ville où l'on change de continent en cinq minutes. »

L'habitant d'Eminönü qui va à Üsküdar: «Je vais en Asie»; au retour: «Je rentre en Europe.» Phrases répétées parfois deux fois par jour.<sup>363</sup>

---

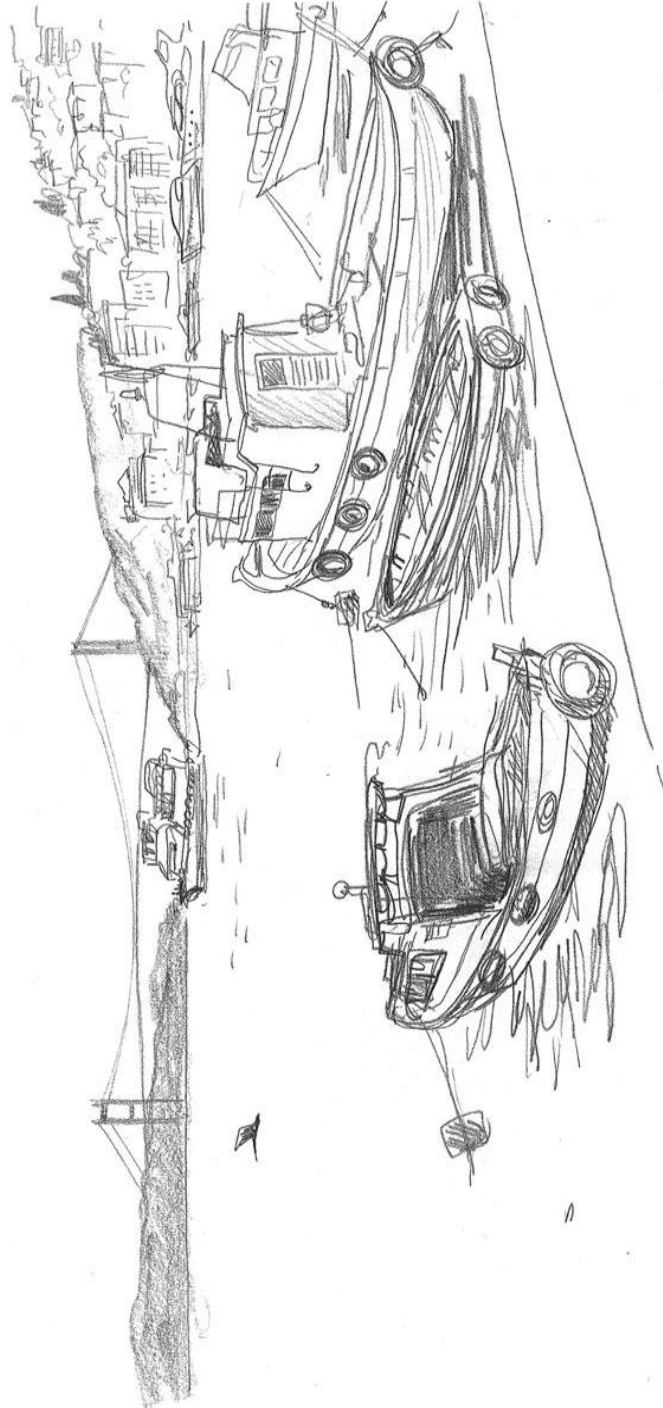
<sup>363</sup> Daniel Rondeau, **op. cit.**, pp. 15-27.

### Document 3 : *Istanbul Carnet d'Orient*, Jacques Ferrandez

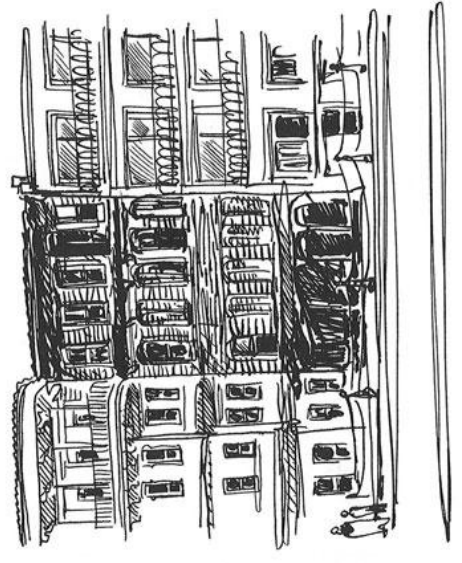
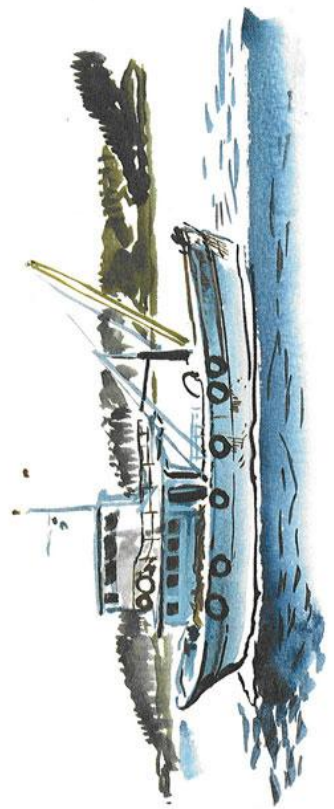
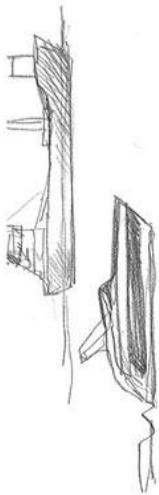
#### **Bosphore, rive européenne**

**D**u côté d'Arnavutköy («le village des Albanais»), le long du Bosphore. Ici, comme partout, le mélange des genres. Les cargos russes ou ukrainiens venant de la mer Noire croisent les vedettes rapides des riches propriétaires de yach, les chalutiers, les barques de pêche et les vapûrs faisant la navette entre les deux rives. Sur le front de mer, les maisons elles aussi jouent les oppositions. Entre deux habitations pimpantes aux couleurs vives, une façade en bois sombre achève de se délabrer.

Pêcheur vendant son poisson, marchands ambulants de pain et de galettes, jeunes filles faisant leur jogging, Nike ou Adidas dernier modèle aux pieds, femmes voilées et familles traditionnelles en promenade, pêcheurs à la ligne, sportifs en survêtement. Pendant que sur la route la jeunesse dorée frime en BMW ou Mercedes décapotable. Ça sent la mer. Des papiers et des déchets flottent à la surface. Dans l'eau, des milliers de méduses.



Extrait de l'ouvrage (*Istanbul Carnet d'Orient*), Jacques Ferrandez©Casterman  
« Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 64



MOTOR :  
navette de liaison  
entre courtes  
distances.

VAPÛR :  
navette de liaison  
sur de plus longues  
distances, les îles  
par exemple.

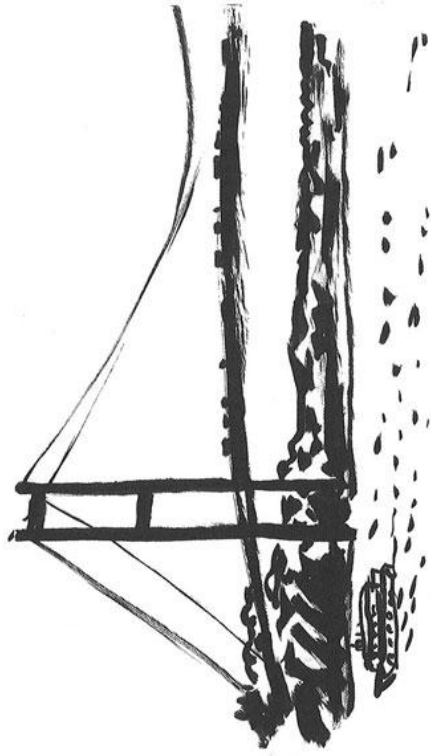
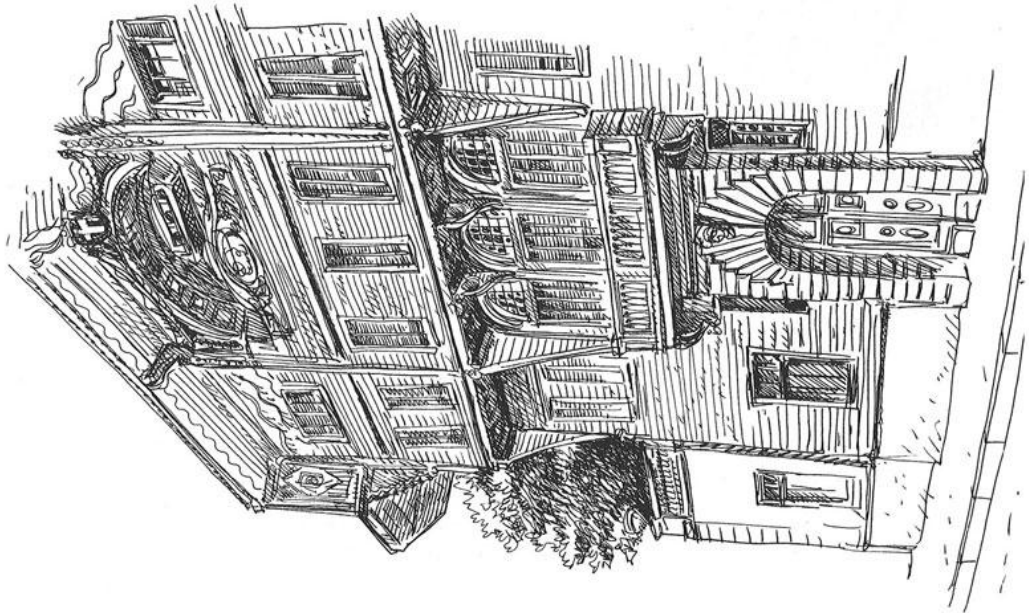
GEMI :  
paquebots.

SANDAL :  
bateau de pêche.

FERIBOT :  
ferry de modèle  
récent.

ARABALI  
VAPÛR :  
ferry de modèle  
ancien.

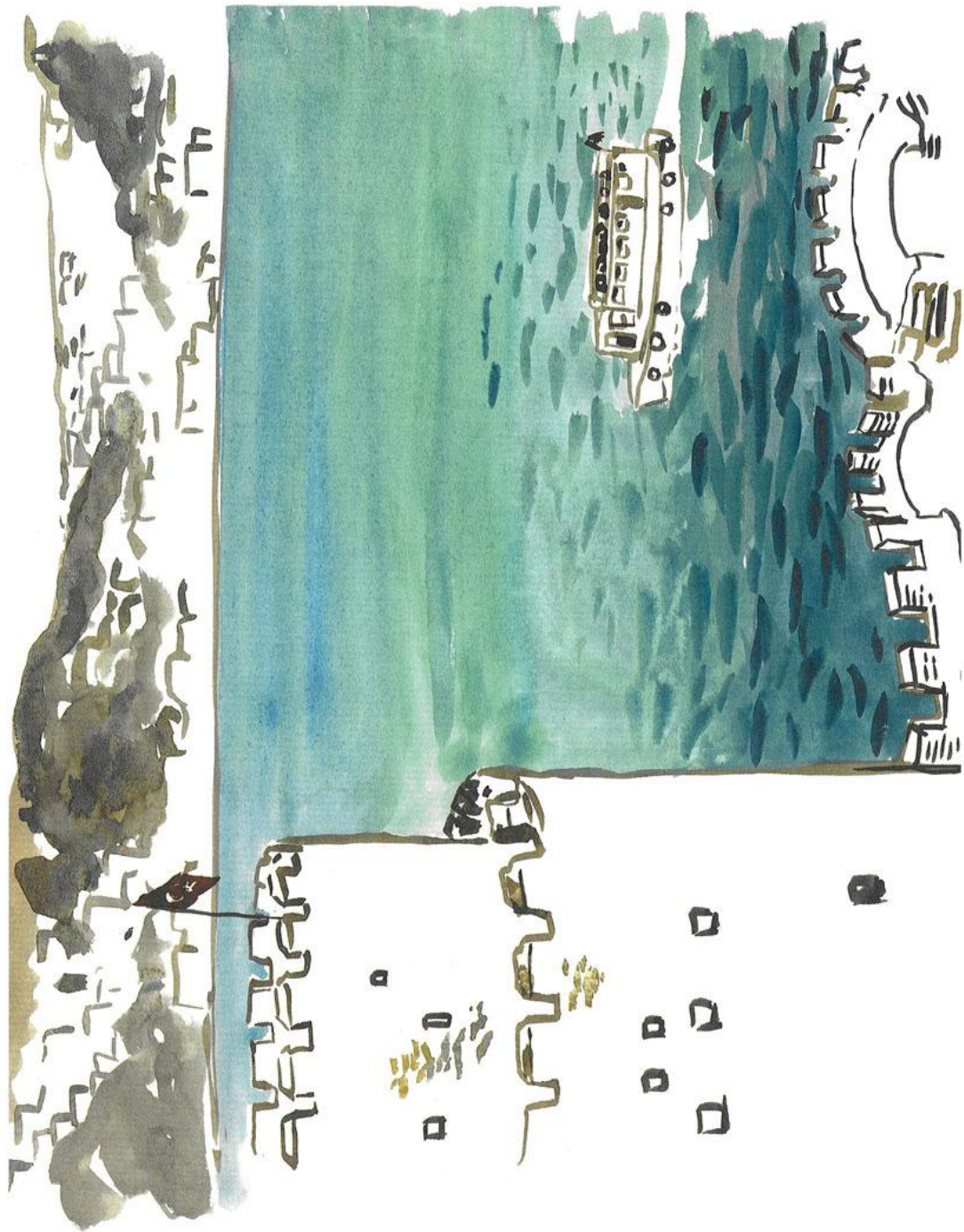
Extrait de l'ouvrage (Istanbul Carnet d'Orient), Jacques Ferrandez©Casterman  
« Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 65.



Ce yali au bord du Bosphore, sur la rive européenne, tient autant du palais oriental que du chalet savoyard. C'est l'ancienne résidence de la Maison de Savoie, comme l'indiquent les armoiries sous le faîtage. Il a l'air le plus souvent inoccupé et appartient aujourd'hui au consulat d'Italie. De même que le palais de Venise au centre d'Istanbul, qui devint ambassade d'Italie au moment de la réunification, actuellement siège du consulat italien depuis que la capitale a déménagé à Ankara.

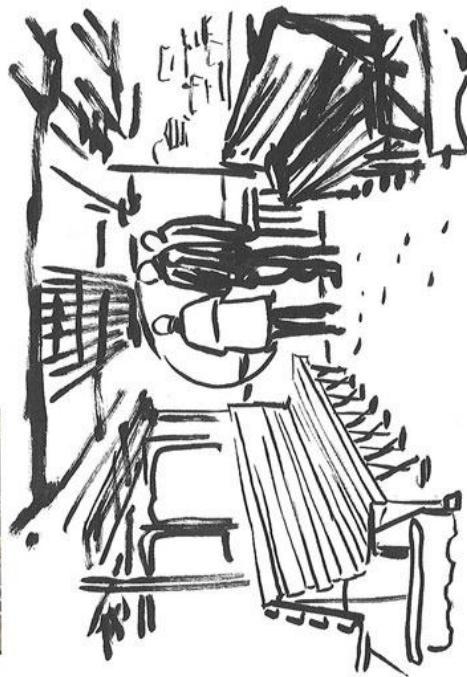
Rumeli Hisari, la forteresse d'Europe, fut construite en moins de quatre mois en 1452 par Mehmed II le Conquérant en prévision du siège de Constantinople. ❁

Extrait de l'ouvrage (Istanbul Carnet d'Orient), Jacques Ferrandez © Casterman  
 « Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
 Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 66.

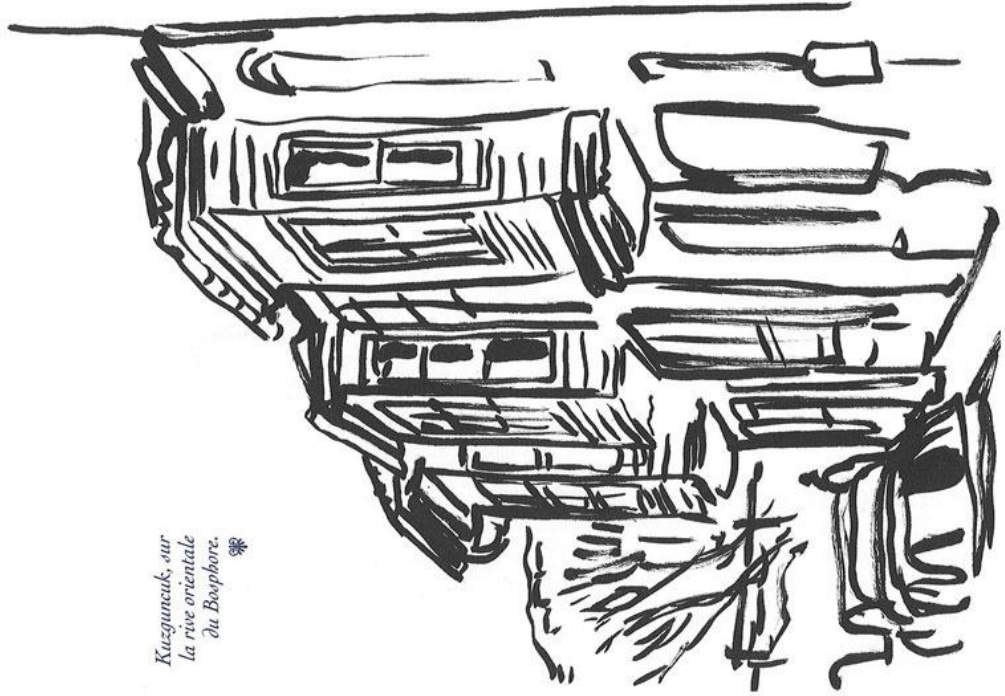


Extrait de l'ouvrage (Istanbul Carnet d'Orient), Jacques Ferrandez©Casterman  
« Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 67.

## Bosphore, rive asiatique

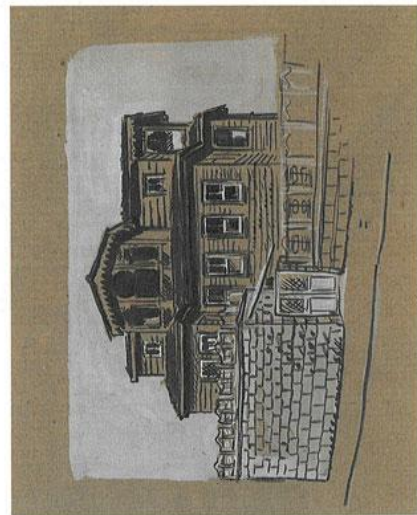
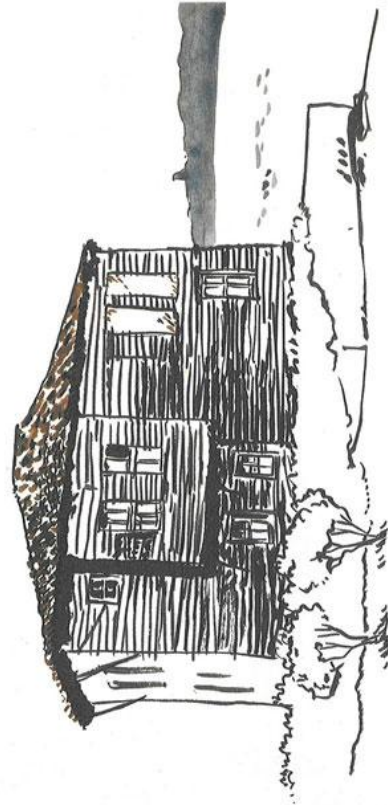
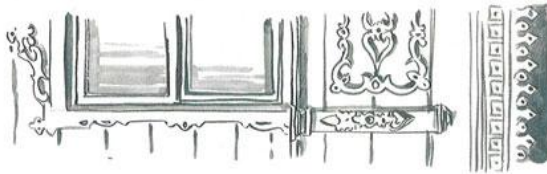
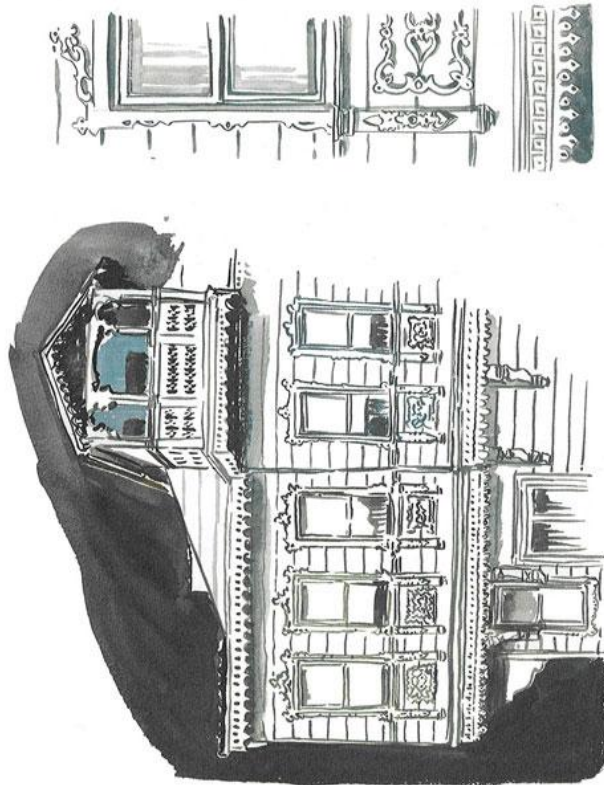


Kuzguncuk, sur  
la rive orientale  
du Bosphore.



Les yalı (prononcer le i entre i et e) sont ces maisons en bois dominant directement sur l'eau. Elles sont nombreuses tout le long du Bosphore, sur la rive européenne comme sur la rive asiatique. Certaines sont de véritables palais construits par les dignitaires à l'époque des Sultans et servaient de résidence d'été. Celles qui sont en bon état sont généralement l'objet d'un entretien jaloux et sont repeintes chaque année. Mais on peut voir bon nombre d'entre elles se délabrer doucement, gagnées comme beaucoup de choses ici par l'oubli. Comme si le dynamisme de cette ville s'exerçait aussi contre sa mémoire et son passé.

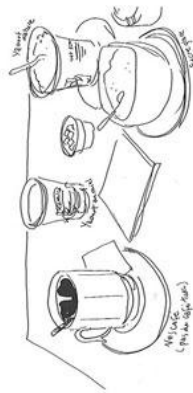
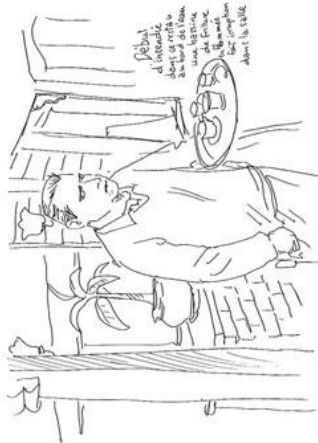
Extrait de l'ouvrage (Istanbul Carnet d'Orient), Jacques Ferrandez©Casterman  
« Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 68



Extrait de l'ouvrage (Istanbul Carnet d'Orient), Jacques Ferrandez©Casterman  
 « Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
 Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 69.



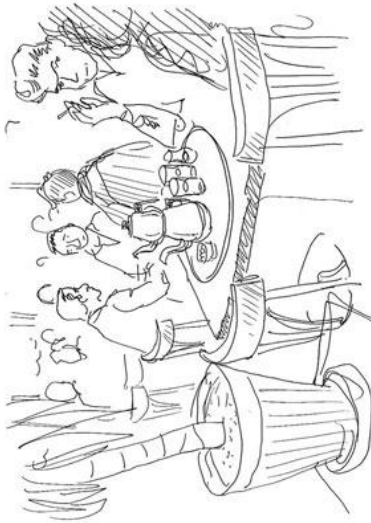
Sur la rive asiatique, à peu près à mi-chemin entre mer de Marmara et mer Noire, Kanlica (prononcer Kanlidja) est célèbre pour ses yaourts qu'on déguste du côté de l'embarcadere. On peut le faire de manière pressée aux comptoirs des petits kiosques qui entourent la place. On peut aussi s'installer en terrasse où à l'intérieur de ces établissements réputés. Le yaourt se mange sucré, au miel, à la confiture ou nature. Comme partout on boit du thé, mais il est assez difficile de trouver du café turc. Le Nescafé est beaucoup plus courant.



Extrait de l'ouvrage (Istanbul Carnet d'Orient), Jacques Ferrandez©Casterman  
 « Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
 Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 70.



Kanlica. En attendant le bateau pour Istanbul. Appel à la prière de la mosquée voisine. Odeurs de friture et brochettes, clapotis des vagues juste à côté. Un cargo passe et la pluie reprend.



Extrait de l'ouvrage (Istanbul Carnet d'Orient), Jacques Ferrandez©Casterman  
 « Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Editions Casterman »  
 Jacques Ferrandez, *Istanbul Carnet d'Orient*, Casterman, 2000, p. 71.